

# LAVIE EST UN MAUVAIS ÉCRIVAIN

Hadley Dyer





Hadley Dyer

**LAVIE**  
**EST**  
**UNMAUVAIS**  
**ÉCRIVAIN**

*Traduction  
de Nathalie Peronny*

**GALLIMARD JEUNESSE**

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

[www.gallimard-jeunesse.fr](http://www.gallimard-jeunesse.fr)

Titre original : *Here so Far Away*

Édition originale publiée en anglais en 2018

par HarperCollins Publishers Ltd

2 Bloor Street East, 20th Floor

Toronto, Ontario, Canada

M4W 1A8

© Hadley Dyer, 2018, pour le texte

Édition publiée avec l'accord de Folio Literary Management, LLC.

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2019, pour la traduction française

Illustration de couverture : Caterina Baldi

*Pour mon cher papa, William Dyer*

*L'amour a réglé le rythme de ton cœur  
comme une grosse montre d'or*  
Sylvia Plath, « Chant du matin »

**Les Étoiles dansent une valse**





# Chapitre 1

*Août 1992*

La vie est un mauvais écrivain, disait toujours mon père. Ce qu'il entendait par là, je crois, c'est que chacun de nous réécrivait sa vie différemment s'il en avait la possibilité. Si je pouvais réécrire un moment de ma vie, je choiserais toute mon année de terminale et je commencerais sans doute par cette fête de rentrée désastreuse. Ou bien je remonterais un peu plus loin et j'empêcherais Sid de déménager. Je me demande souvent comment les choses se seraient passées si on était restés ensemble, tous les cinq. La présence de Sid m'aurait peut-être évité de faire pas mal de bêtises.

Il est parti tôt, un matin du mois d'août. Il a surgi hors de chez lui dans son déguisement d'Eddie Murphy, celui qu'il portait au dernier Halloween : pantalon en cuir, blouson en cuir aux manches retroussées, chaîne en or, torse nu. Natalie et moi, on a éclaté de rire parce qu'on savait qu'il faisait le clown pour nous remonter le moral. Lisa a fondu en larmes

pour la même raison, et Bill s'est exclamé qu'il n'y aurait plus aucun élève noir au lycée puisque Sid était le seul.

Lisa lui en a tellement voulu d'avoir gâché ce moment qu'elle lui a à peine adressé la parole pendant une semaine. Ça aurait pu se prolonger davantage mais, par chance, la grand-mère de quelqu'un a cassé sa pipe (qu'elle repose en paix), libérant son vieux chalet délabré avec vue sur la baie – l'endroit idéal pour improviser une teuf. La plupart des meubles avaient déjà été emportés mais il restait encore quelques chaises, deux ou trois bricoles, les robinets étaient toujours en état de marche et les toilettes aussi : que demander de plus ? Quand je suis arrivée, la moitié du bahut était déjà là, entassée à l'intérieur, tandis que deux morceaux de Skid Row s'affrontaient sur deux ghetto blasters différents.

« Georgie, hé, meuf ! »

Keith, le mec de Lisa. On ne se connaissait pas encore assez bien pour qu'il s'adresse à moi sur ce ton, mais il avait un joint à la main et il devait savoir où se trouvait Lisa. Je lui ai donc souri et suis allée à sa rencontre. Il était affalé sur une marche de l'escalier.

– Je t'en proposerais bien, mais Lisa m'a dit que tu devenais dingue quand t'étais défoncée. Tu frappes les gens ou quoi ?

– Seulement jusqu'à ce qu'ils tombent dans les pommes. Où est Lisa ?

– Dans le salon. Au fait, Joshua est de retour, si t'as envie d'un peu d'action...

Je l'ai dévisagé d'un air incrédule.

– Je suis pas mariée avec lui, que je sache.

Keith s'est un peu redressé et penché vers moi. J'ai pu constater à quel point il avait déjà les yeux rougis.

– Pourquoi les filles ont besoin d'être amoureuses pour coucher ?

Il était trop défoncé pour lancer ce genre de débat avec la meilleure pote de sa petite amie, et c'est exactement ce que je lui ai répondu.

– Je demandais juste comme ça...

Un flash de la chevelure rousse de Lisa m'est apparu dans la pièce d'à côté. Keith était rouquin, lui aussi. Ils étaient bien les seuls à ne pas se rendre compte que leur gémellité capillaire était un peu flippante.

– Le prends pas mal, ai-je conclu en lui donnant une petite tape sur la joue : la plupart des mecs sont nuls au lit et il faut bien qu'on se trouve une compensation.

Je me suis frayé un passage jusqu'au salon en bousculant des mecs qui venaient de la ville, d'autres de la campagne, et d'autres encore de la montagne. Un petit groupe s'amusait à se mesurer le pourtour du crâne avec un câble TV.

– Plus qu'un an, ai-je soupiré en regardant Lisa quand j'ai enfin pu la rejoindre.

Elle n'a même pas eu besoin de me demander de quoi je parlais et m'a automatiquement tendu une bouteille de Long Island Ice Tea toute poisseuse assortie d'un gobelet en plastique.

– Comme disait le sage, si tu ne peux pas arranger les choses, tu peux au moins les rendre floues.

– Quel sage a dit ça ?

Sa réponse fut couverte par un bruit d'urine derrière une

porte close, tellement sonore qu'on aurait dit que le jet tombait dans la cuvette depuis la hauteur d'un plongeoir.

La porte s'est ouverte d'un coup sec. Bill mesurait tout juste un mètre soixante-dix et marchait d'un pas traînant sans presque soulever ses baskets du sol. À l'époque, il était légèrement enrobé, limite négligé dans son apparence, mais aucune fille ne pouvait résister au plaisir de toucher ses boucles couleur miel et rien – absolument rien – ne lui faisait honte. Tout le contraire de Lisa, qui était menue mais d'une force incroyable, et propriétaire attentive d'une cascade de cheveux roux et sexy qu'elle lavait, hydratait, lissait, coiffait et sculptait à la perfection. Lisa qui avait l'air tellement sûre d'elle mais rougissait de honte si, par malheur, sa chaise faisait un bruit de pet lorsqu'elle s'asseyait dessus.

Bill a brandi sous mon nez un mug en porcelaine orné d'une photo du prince Charles et de Lady Di pour me proposer une gorgée d'alcool.

– Quoi, tu fais la fine bouche?

– T'as rapporté ça des toilettes? lui a demandé Lisa. Tu sais même pas à quoi ça a servi!

– Trinquons, ai-je déclaré pour couper court à cet échange et empêcher Bill de répondre à Lisa par une blague dégueu. À Nat, et à son courageux combat contre la gastro de l'enfer! (La pauvre était coincée chez elle, malade, après avoir avalé une part de pizza douteuse.) À Sid et à son pantalon en cuir moulant... surtout à son pantalon en cuir moulant! À une année de terminale canon! Et à nous cinq, toujours ensemble dans un an, mais loin de ce trou à rats!

Lisa a incliné son verre en l'air.

– Ouais, Nat, Sid, à votre santé! Dis, tu crois au coup de foudre?

– Non, ai-je répondu en me servant du goulot de la bouteille pour redresser son verre à un angle moins dangereux.

– Moi, oui. Mais, George, ce n'est pas *moi* qu'il regarde...

Je me suis retournée et j'ai vu Joshua Spring en train de jouer des coudes en direction du salon.

Pour résumer: Joshua Spring était amoureux de moi depuis la nuit des temps. Le premier jour de CP, il nous avait poursuivies à travers toute la cour, Lisa et moi, pendant la pause de midi. Sur le moment, j'avais envisagé deux explications possibles: soit il voulait nous montrer son petit oiseau, comme Dougie O'Donnell et Patrick O'Connor quand ils nous avaient coincées durant la récré, soit il avait l'intention de me voler ma figurine de Han Solo. Pour finir, il avait sorti de sa poche une bague en plastique ornée d'un saphir en forme de cœur qu'il m'avait pressée au creux de la main. Avant de repartir comme une flèche vers sa planque, derrière le toboggan hippopotame, en laissant une série de grosses empreintes boueuses derrière lui.

On a une vue imprenable, caché sous un toboggan, hein? La seule raison pour laquelle sa tête semblait disparaître dans les narines de l'hippopotame, c'est qu'il était très grand pour son âge. Considérant que Joshua Spring n'était pas digne de notre intérêt, on l'avait tout simplement ignoré jusqu'à son déménagement, quelques mois plus tard, après le divorce de ses parents. Chaque fois qu'il revenait chez son père, il avait encore grandi de plusieurs centimètres et il était toujours autant amoureux de moi. C'était comme une maladie;

une fois au lycée, je crois qu'il s'est mis à me détester pour cette raison.

Et ce soir, il était là, en compagnie d'une bande de sportifs défonçés, dont Keith, le mec de Lisa et son meilleur pote par défaut quand il revenait en ville. Joshua avait encore grandi d'une demi-tête depuis la dernière fois que je l'avais vu: il devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, désormais, et il était absolument – incroyablement – *canon*. Il avait même une vraie mâchoire alors que la plupart des mecs du lycée en étaient encore dépourvus, surtout les sportifs, avec leurs grosses joues de bébés attardés qui faisaient que leur visage s'enfonçait mollement dans leur cou. Et à en juger par le regard de Joshua, j'ai compris que même à quatre-vingts ans et dotée de seins comme deux longues chaussettes avec une orange dedans, il serait là, fidèle au poste, à m'attendre. Canon.

– Il a une meuf, a déclaré Bill.

Lisa l'a dévisagé.

– Mais non.

– Bah si.

– Qui ça? Il vient à peine de revenir...

– Joshua, revenir? ai-je demandé. Quoi, pour toujours?

– Christina la Tronche, a répondu Bill.

– Tu rigoles? a dit Lisa. Keith m'en a pas parlé. Et même s'ils sont sortis ensemble, techniquement, ça ne fait pas d'eux un couple, juste l'espace d'un week-end, et...

– Calme-toi, l'a interrompue Bill. C'est quand la dernière fois que George lui a parlé? C'est pas parce qu'il la regarde comme ça qu'il va forcément se passer un truc.

J'ai haussé les épaules. Parce que Joshua se tenait à présent devant une cheminée en ruine surmontée d'un miroir. Je savais qu'il voyait mon reflet. Et qu'il me regardait en train de le regarder en train de me regarder.

J'étais dans la salle à manger, appuyée contre un buffet, à boire au goulot de la bouteille de Long Island Ice Tea, quand il s'est enfin décidé à m'aborder :

– Où sont passés Lisa et Keith ? m'a-t-il demandé d'un ton super nonchalant comme s'il ne me jetait pas des regards langoureux depuis une heure.

J'ai désigné le coin de la pièce où les deux amoureux s'étaient emboîtés sur un tabouret.

– Ils se font des papouilles entre frère et sœur.

– Je crois que je m'y ferai jamais. (Il m'a pris la bouteille des mains pour la renifler.) Waouh. On dirait du kérosène. C'est coupé à quoi, l'eau du robinet ?

– Ouais.

– Tu préfères pas mon cocktail maison ?

– Nan.

Je savais juste une chose à propos du cocktail maison de la famille Spring : personne n'en reprenait jamais.

– Hé, s'est-il exclamé, ça ferait un excellent surnom, ça, «Cocktail Maison». (Ses cheveux étaient couleur bronze, sa peau hâlée.) Bah, non, en fait c'est con.

Il m'a rendu la bouteille.

– Non, t'es la personne la plus ton sur ton que je connaisse.

– Je sais. Je suis comme un crayon pastel beige géant.

– Pas beige. Plutôt... fauve ? ou caca d'oie ?

Si vous rêvez de vous faire cravater par un mec canon (et

je ne dis pas ça parce que c'était mon cas), c'est exactement ce qu'il faut dire.

– Hé, toi, là-bas! Arrête de tripoter mon mec! a hurlé Christina depuis la cuisine.

Je ne savais pas grand-chose de Christina Veinot: élève de première, populaire, sans doute membre de la riche famille qui possédait l'industrie laitière Veinot Dairy à Veinot, et dotée d'un faciès de rongeur. Mais je voyais bien qu'elle ne plaisantait qu'à moitié, et aussi qu'elle était très bourrée, avec son centre de gravité qui semblait s'être logé tout en haut de son crâne, son maquillage dégoulinant et ses cheveux humides étalés sur son tee-shirt. Bill avait lancé un concours de pêche à la ligne avec des capsules de bière dans l'évier rouillé.

– On se battait à cause de toi, beauté! lui ai-je rétorqué.

Joshua et moi nous tenions maintenant appuyés tous les deux contre le buffet. Son bras était brûlant contre le mien. On devait former un beau couple, moi avec mon teint sombre d'Irlandaise et lui avec son bronzage de surfeur. Lisa et Keith nous regardaient avec de grands sourires, la mine réjouie.

Christina semblait hésiter à intervenir, plantée là en dodelinant de la tête. Puis elle a levé les bras en l'air en s'exclamant « Whouhouuu! », et tout le monde a crié pareil, en mode « qu'est-ce qu'on s'éclate ». Dire que c'était le meilleur de nous-mêmes quand on décidait de se réunir tous ensemble pour faire la fête.

– *Whouhouu*, a lancé Joshua en brandissant sa bouteille de cocktail maison. (Ses lèvres ont touché mes cheveux quand



il s'est penché pour me parler à l'oreille.) Tu veux qu'on s'en aille d'ici ?

– Et... elle ? ai-je répliqué en désignant Christina.

– Oh, on n'est pas... C'est juste une bonne copine.

J'ai regardé ma montre. Plus qu'une heure avant mon couvre-feu. Si je ne trouvais personne pour me ramener chez moi avant minuit, je devrais affronter le Sergent. En même temps, mon père était un peu, comment dire... à l'ouest, en ce moment. Il ne veillerait peut-être pas pour m'attendre.

– Je n'ai bu que quelques gorgées, m'a dit Joshua. Je te ramènerai chez toi à temps. Promis.

On a roulé jusqu'à la plage, on a allumé un feu de camp et on s'est blottis l'un contre l'autre pour se tenir chaud face au petit vent glacé qui soufflait du large. Le temps passait sans qu'on s'en rende compte. Bon, c'est vrai, il a fait un commentaire débile sur la guerre du Koweït et sorti un truc vaguement raciste à propos de Saddam Hussein, et c'est vrai aussi qu'on n'avait déjà plus grand-chose à se dire au bout de deux minutes, mais il était juste adorable, et tellement beau, il sentait bon le feu de bois et le chewing-gum à la fraise, et il me dévorait du regard comme si j'étais la seule fille qui ait jamais compté dans sa vie.

Quand, soudain, j'ai commencé à m'inquiéter : avait-il entendu parler de mes frasques sexuelles en première ? Rien de grave : je m'étais juste un peu *lâchée*, comme disait Lisa, avec trois mecs d'East Riverview, notre lycée rival. Je voulais perdre ma virginité sans que tout le monde le sache. Bien sûr, j'aurais préféré que ce soit avec un garçon important,

j'aurais adoré vivre un grand moment romantique avec de la harpe et des feux d'artifice, mais je n'avais aucun garçon important sous la main, ni aucune chance d'en voir surgir dans la brume, et je tenais à régler ça au plus vite. Je m'étais donc incrustée à quelques fêtes dans l'autre moitié du comté et j'avais fait la connaissance de Léon, dont la plus grande qualité était que je n'aurais pas à le revoir tous les jours. Après lui, j'en avais testé deux autres, histoire de m'assurer que mon problème avec le sexe n'était pas lié au testicule mal formé de Léon, mais juste au fait que le sexe m'ennuyait à mourir. Avec les mecs d'East Riverview, en tout cas.

La nouvelle lune brillait dans le ciel. Joshua m'a attirée contre lui. J'étais déjà sortie avec pas mal de garçons, mais sans jamais me sentir vraiment amoureuse – disons, pas comme avec Han Solo. J'avais fini par me convaincre que ce n'était pas mon truc, que jamais je ne comprendrais les chansons d'amour. Mais là, c'était comme si chacune de nos histoires avait été écrite pour nous amener jusqu'à cet instant précis, sur cette plage, l'ex-fille sans cœur dans les bras du mec parfait qu'elle avait sous les yeux depuis toujours.

Ça a été d'abord tout doux, un baiser comme un murmure, comme un secret à la fraise.

Puis, d'un seul coup, l'impression d'engloutir une platée de spaghettis bolognaise.

– Désolée, j'ai balbutié après avoir très bruyamment décollé ma bouche humide de la sienne pour me l'essuyer dans ma manche de veste. Je... je pense encore à Léon.

Son prénom est sorti complètement au hasard.

– Léon?

– Tu le connais pas.

– Quoi, le type d'East Riverview ?

– Euh...

– Celui qui venait aux matchs de basket déguisé en marmotte ?

J'avais oublié ce détail. Léon était la mascotte d'East Riverview, au collège. Enfin, je crois plutôt qu'ils n'avaient pas de mascotte *officielle* mais qu'il venait quand même aux matchs déguisé en marmotte. Même après qu'on lui avait demandé d'arrêter.

– Non, un autre Léon. Excuse-moi, je ne voulais pas te donner de faux espoirs.

Sa pomme d'Adam bougeait beaucoup. Oh, non. Il allait se mettre à pleurer. Oh, non. Il pleurerait pour de bon, avec de grosses larmes qui lui roulaient sur les joues entre deux spasmes. Une vraie fontaine. Je suis allée chercher un morceau de bois pour me donner une contenance.

– Joshua...

Il s'est relevé et il est parti en courant, laissant dans le sable des empreintes de pas géantes espacées d'environ deux mètres. J'ai éteint le feu et je suis allée le retrouver dans sa voiture, écroulé contre son volant. Il m'a marmonné un truc qui ressemblait vaguement à « Monte ».

On a repris la direction de la vallée en roulant à une telle vitesse que les gravillons bombardaient la carrosserie, comme si on se faisait tirer dessus.

– Je kiffe cette bagnole, a lâché Joshua. Je l'adore. Je voudrais mourir dedans, bordel.

– Mais on *est* dedans !

Il a fait une embardée brutale et j'ai poussé un hurlement.

– C'était pour éviter un lapin, s'est-il justifié.

Nous n'avons plus échangé un mot jusqu'à ce qu'il se gare enfin devant chez moi.

– Joshua... (La lumière dans la chambre de mes parents s'est éteinte.) Oublions ce qui s'est passé. Je te promets de n'en parler à personne si tu fais pareil.

Il s'est fendu d'un sourire minimal, les yeux encore brillants de larmes.

– OK, super. Ça va être une année géniale, tu verras.

J'ai commis l'erreur d'interpréter son reniflement comme un signe d'acceptation.

## Chapitre 2

– Léon ? a déclaré Lisa. Avec son absence de bouche et sa mono-couille ? *Sérieusement ?*

Je buvais un thé avec Bill et Natalie dans notre coin banquette préféré au Grunt, un vieux café à l'ambiance fifties avec des murs couleur myrtille et des assiettes dépareillées de toutes les décennies sauf la nôtre. Nat se tenait appuyée contre Lisa, encore un peu affaiblie par son intoxication alimentaire, ce qui n'avait pas empêché Bill de se commander une énorme bière au gingembre et de l'agiter sous son nez. Non pas que Nat ait particulièrement l'air d'une fille robuste en temps normal : elle était maigre comme un clou, les cheveux blond platine, avec de longs bras et de longues jambes, tout en os et en angles saillants.

Lisa l'a calée confortablement contre le dossier de la banquette avant de se lever pour venir à côté de moi. Elle s'est mise à me renifler comme un chien policier en quête d'indices : d'abord le front, les pommettes, puis derrière l'oreille, et de nouveau vers le haut. Elle savait *toujours* quand je lui

cachais quelque chose, et elle adorait inventer de nouvelles méthodes pour me faire craquer. Je n'ai pas bronché, je n'ai pas bronché, je n'ai pas bronché... jusqu'à ce que sa langue viennoise me chatouille le nez.

– *Eurk!* me suis-je exclamée en la repoussant. C'est bon.

– C'est bon?

– *C'est bon.*

– Alors, dis-le.

– Je ne suis pas amoureuse de Léon.

Bill a sorti une serviette en papier du distributeur posé sur la table et me l'a donnée.

– Continue à lui lécher le nez. Voyons ce qu'elle va nous avouer.

Lisa est allée se rasseoir à côté de Nat.

– Primo, je ne sais pas comment tu as pu t'imaginer que c'était crédible. Et deuzio: toi, moi, Keith et Joshua, les deux meilleures copines qui sortent avec les deux meilleurs potes? Ce serait pas parfait, ça?

– Vous n'avez qu'à nous prendre, a rétorqué Bill en se désignant lui-même avec Nat.

Ça m'agace quand Lisa nous qualifie de meilleures copines en public. Même si c'est la vérité. On établit tous ce genre de classement dans notre tête, mais on n'est pas obligés de le crier sur tous les toits.

– T'es mon quatrième meilleur pote, au mieux, a répondu Nat à Bill en posant sa tête sur la table.

Il a agité sa paille en l'air comme pour effacer ce qu'elle venait de dire.

– Voyons les choses du bon côté: George est devenue le

beau poisson que tous les mecs du lycée rêvent de prendre dans leurs filets, si vous voyez où je veux en venir. Si vous ne voyez pas, disons que c'est devenu la fille tellement inaccessible que tout le monde la veut. Et si vous ne comprenez pas ce que signifie «la veut»...

– On a compris, l'a interrompu Nat. Pendant que j'étais scotchée sur mes toilettes avec un seau sur les genoux, George était en train de repousser un nouveau mec canon... et ça a fait d'elle une star! Merci, la vie!

Bill et moi avons eu du mal à garder notre sérieux. Pour être honnête, ce n'était pas toujours évident de savoir quand Natalie essayait de faire de l'humour.

Lisa nous a fusillés du regard avant de caresser les cheveux de Nat.

– Tu n'aurais pas dû donner de faux espoirs à Joshua si tu n'étais pas intéressée. Keith t'en veut beaucoup.

– Comment ça, de faux espoirs? En restant à côté de lui pendant une fête? En acceptant sa proposition de me ramener chez moi?

– En laissant sa copine toute seule sans personne pour la raccompagner en voiture, en lui roulant des pelles sur la plage...

J'avais bêtement fait confiance à Joshua en croyant qu'il ne raconterait cette histoire à personne, surtout pas l'épisode du baiser. De toute évidence, Lisa était doublement furax que je ne lui aie rien dit.

– Tu m'as assuré qu'ils ne sortaient pas ensemble. Et lui m'a dit la même chose.

– *Pfff*. Portnawak, a commenté Bill.

Je devais m'en douter, quelque part, mais rien ne m'obligeait à l'admettre.

– Ah, oui? Eh bien, je l'ignorais. J'ajoute que, techniquement, c'est lui qui m'a embrassée. Et c'était... c'était...

Lisa a haussé un sourcil, l'air de ne pas comprendre où je voulais en venir.

Sid aurait compris. Bill a compris, lui.

– Mauvaise haleine? Morsure? Il t'a léché l'intérieur de la bouche?

Nat a relevé la tête pour le regarder.

– Il serait vraiment temps que tu largues Tracy.

– Je parlais pas de Tracy. Tu te souviens de Becky, le cocker anglais de la colo de hockey? Ma bouche, mon nez, mes oreilles! (Il s'est penché tout contre moi.) Alors, c'était comment, hein? Il avait une petite langue de serpent? Ssss-ssss, *aie confianssse!* Ssss-ssss...

Je l'ai secoué par le col de son tee-shirt jusqu'à ce qu'il arrête de siffler.

– Plutôt une langue d'anaconda.

– C'est tout? a commenté Lisa. *Pfff.*

– Comment ça, *pfff?*

– On peut aider les gens à progresser.

– Certainement pas, a déclaré Bill. On peut passer de médiocre à passable, puis de passable à correct, mais on ne passe jamais de médiocre à satisfaisant d'un seul coup. Pas vrai, Nat?

– Si t'as pas le sens du rythme, personne peut t'apprendre à danser.

– Exactement.



– *Geooooooooorge*, a protesté Lisa. On parle d'une histoire d'amour qui a déjà dix ans d'âge. Tu voudrais tout balayer à cause d'un premier baiser raté ?

La réponse tenait en un mot :

– Ouais.

– Je trouve ça un peu rude, même venant d'un cœur de pierre comme toi.

– Mais c'est une bonne nouvelle pour la Tronche, a déclaré Nat. Qui, d'ailleurs, se dirige vers notre table.

Je me suis étirée, encore un peu courbaturée par ma séance de running matinale, et j'en ai profité pour jeter un coup d'œil derrière nous. Christina venait droit sur nous, suivie des yeux par trois tablés d'élèves de première. C'était vraiment une toute petite chose : jambes fines comme des baguettes, cheveux blond cendré qui lui tombaient à la taille, pommettes saillantes. Elle aurait pu découper quelqu'un. Elle le ferait sans doute sans hésiter. Et je lui avais plus ou moins piqué son mec devant la moitié du lycée. Pendant une fête énorme.

Nous autres, terminales, démarrions cette nouvelle année en tant que groupe dominant tel qu'on le définissait dans un lycée de province. Nous avons hérité de ce statut. Durant son année de première, donc avant de se mettre avec Keith, Lisa était sortie avec un mec de terminale, capitaine de l'équipe de basket, et sa gloire avait naturellement rejailli sur nous. Les terminales de l'an dernier ont décroché leur diplôme de fin d'année, nous avons logiquement pris leur place, Lisa a largué l'ancien capitaine pour le nouveau, et hop. Franchement, on s'apprêtait à être le groupe dominant

le plus sympa et le plus ennuyeux de la terre. On n'était pas méchants, on ne se moquait de personne. Les gens nous aimaient bien. On passait l'essentiel de notre temps à faire exactement ce qu'on était en train de faire : ricaner bêtement et/ou faire la morale à l'un ou l'une d'entre nous pour son bien. Et on tenait à notre statut juste assez pour ne pas vouloir y renoncer.

Mais les nouveaux élèves de première, eux, avaient les dents qui rayaient le parquet. Ils étaient là en force, filles aux yeux sournois et mecs à l'air borné. Toujours à prendre la pose et à parler trop fort, toujours la bouche en cul-de-poule et les gestes lents, à occuper le plus d'espace possible. Ils n'avaient pas envie d'attendre sagement leur tour.

Je ne m'inquiétais pas vraiment des conséquences de cette histoire avec Joshua mais je sentais bien quand Lisa était stressée. De même qu'elle flairait mes mensonges à trois kilomètres. Après tout, c'était ma meilleure pote et elle rêvait d'entrer en terminale depuis l'école maternelle, avant d'entamer sa transformation de vilain petit canard frisé en réincarnation de Molly Ringwald période *Breakfast Club*. Sans parler du fait que Keith et elle se retrouvaient coincés entre moi, la Langue et la Tronche. Bref, quand Christina s'est arrêtée à notre table et m'a lancé, assez fort pour que tous ses copains l'entendent : « T'as mal au dos, George ? Des courbatures post-coïtales ? », j'ai décidé de ne pas me laisser faire.

Je me suis levée, histoire de bien la dominer physiquement, et j'ai recommencé à m'étirer, cette fois plus langoureusement.

– Oui, chérie, mais on remet ça quand tu veux.

Ce n'était pas ma meilleure réplique, mais le silence qui a suivi m'a au moins appris une chose sur Christina Veinot: elle n'avait pas le sens de la repartie. Ce qui lui laissait le choix entre faire semblant de rire, ou se montrer sous son vrai visage: dépourvue d'humour. Or l'honnêteté n'était pas de mise, dans le groupe des premières. Ils nous avaient bien observés. Elle a préféré secouer la tête avec un sourire en coin, comme si on était deux copines en train de se vanter gentiment.

– Tu salueras Joshua de ma part, a-t-elle lancé avec une lueur de méchanceté dans le regard.

Il ne m'a pas fallu grand-chose: rien que l'esquisse d'un geste, la suggestion d'un pas dans sa direction.

– George! a protesté Lisa.

Mais je me rasseyais déjà. J'avais obtenu ce que je voulais de la Tronche.

Elle avait tressailli de peur.

– T'es vraiment sans filtre, a commenté Nat pendant qu'on regardait Christina courir se réfugier aux toilettes.

Bill a aspiré bruyamment le fond de son verre.

– *George n'a aucun...* Meuf, tu sais quoi, je crois que je suis au courant chaque fois que t'as tes règles.

– Ne pas avoir de filtre, ça signifie qu'on dit tout sur soi, a rectifié Lisa. George dit *n'importe quoi*.

C'est justement pour ça que les premières avaient un peu peur de moi. Et aussi que j'étais l'Homme Fort de notre petite troupe. Version fille. C'est vrai: je portais un joli gilet jaune orné de perles par-dessus mon tee-shirt Tito Jackson.

– Seulement aux premières, ai-je conclu.



## Chapitre 3

J'ai rêvé toute la nuit que je mangeais des saucisses rances et humides. À mon réveil, j'ai compris que j'avais oublié de me brosser les dents. J'avais bien pensé à enfiler mon jogging pour dormir, par contre: c'était le plus sûr moyen de m'obliger à me bouger les fesses le dimanche matin, même si le ciel gris que j'apercevais par la fenêtre me suppliait de me replonger sous ma couette.

– George? George!

J'ai passé la tête à l'intérieur de la chambre de mes parents. Le Sergent était assis dans son lit, vêtu de son vieux tee-shirt d'entraînement de la Gendarmerie royale du Canada, ses lunettes sur le nez, et ses journaux disposés autour de lui comme une jupette.

– Ben quoi, tu te lèves même pas pour hurler sur ta fille préférée?

Il m'a jeté un regard noir tout en sortant sa jambe de sous ses draps pour la poser lourdement sur ses journaux. La peau qui recouvrait l'endroit où se trouvait jadis son pied

était rouge et irritée, comme si elle était en colère. Une double rangée de points de suture noirs lui encerclait la cheville.

– Tu ne peux pas non plus enfiler une jolie chaussette sur ton moignon pour ta fille adorée?

– L’embout s’est détaché. Écoute, si tu es à ce point rongée par l’angoisse, va jusqu’à ma commode et rapporte-moi cette pile de factures avec mon chéquier et un stylo. Et mes cigarettes.

Pour ma défense, si j’avais tenu des propos plus charitables, mon père m’aurait envoyée promener. Sur ce point, on était pareils : deux chats qui voulaient juste se planquer sous leur lit pour qu’on les laisse seuls avec leurs souffrances. Mon père ne semblait pas souffrir, cela dit, mais comment savoir ? Pendant des semaines, il avait marché avec un pied en putréfaction avant de comprendre d’où venait l’odeur.

– Comment un embout peut-il se détacher ? ai-je demandé en allant chercher ce qu’il m’avait demandé. Tu as fait du rock acrobatique ?

– Mon moignon s’est mis à enfler d’un seul coup. J’étais en train de pisser quand j’ai senti le truc glisser. J’avais le choix entre le rattraper ou repeindre le mur des chiottes. J’ai préféré éviter.

– Toujours à jouer les héros.

– Ta mère aime beaucoup ce mur.

J’ai déposé ses affaires sur sa table de nuit et bien observé sa jambe. Malgré l’irritation, le moignon avait un aspect étonnamment doux, plat sur le dessous et arrondi sur les bords, un peu comme ces battes de base-ball en mousse pour les enfants.

– Papa, ai-je déclaré avec prudence (par crainte de recevoir

un coup de griffe), tu ne crois pas que c'est encore un peu tôt pour l'exposer à l'air libre ?

Il était rentré de l'hôpital depuis un peu plus d'une semaine.

– On attend que le médecin rappelle pour nous dire si les urgences d'ici peuvent remettre un autre embout, ou s'il faut qu'on retourne le voir en ville. (Il a désigné le bout de son lit.) Assieds-toi. Il est temps qu'on se parle.

Au cours des trente-deux dernières heures, j'avais nourri le faible espoir que mon père ne me prenne pas la tête, pour une fois, comme si on l'avait amputé de sa personnalité en même temps que de son pied.

– Si c'est à propos de vendredi soir... J'ai raté le couvre-feu de cinq minutes, grand max.

Je me tenais assise bien droite du côté où se couchait ma mère, sa moitié de draps déjà repliée, ses chaussons bien alignés à côté de sa table de chevet.

– Il était minuit vingt-sept, et ce n'était pas la voiture de Lisa. Tu t'imagines peut-être qu'il n'y a plus de règles dans cette maison sous prétexte que j'ai un pied en moins ?

J'ai de nouveau observé son moignon, puis l'entaille en voie de cicatrisation sur son front. Il était tombé, quelques jours auparavant, en se levant seul au beau milieu de la nuit et en oubliant qu'il lui manquait un pied. Difficile d'imaginer comment on pouvait oublier une chose pareille, même groggy par les médocs.

– Alors ?

– C'est Joshua Spring qui m'a raccompagnée en voiture.

– Ah, les Spring. J'ai dû arrêter sa mère deux fois pour conduite en état d'ivresse.

– Ce n’est pas parce que sa mère... Écoute, il m’a ramenée parce que Lisa, elle, a la permission de sortie jusqu’à une heure du mat, comme toute personne normale. Et j’ajoute qu’il a une petite amie.

Plus ou moins.

Ma mère s’est arrêtée sur le pas de la porte, une pile de draps entre les bras.

– Oh, tu sais, son père était marié, mais ça ne l’a pas empêché de s’encanailler avec son hygiéniste dentaire, a-t-elle rétorqué. Paul, laisse tomber, je m’occuperai des factures. Tu dois te reposer.

– Je suis assis. Tu n’as nulle part où aller avec tes draps? Elle a baissé les yeux vers sa pile de linge.

– Pas faux.

Mon père a attendu qu’elle s’en aille pour reprendre notre discussion.

– Je te fais don d’Abe. Dès que j’aurai convaincu ta mère de prendre la Honda.

J’ai failli dégringoler du lit. Je devais toujours négocier à mort pour emprunter l’une des voitures à mes parents, d’habitude, sauf si c’était pour me rendre au boulot. Abe était une Lincoln Continental vintage de 1975, et ma mère y tenait comme à la prune de ses yeux. C’était un véhicule absolument grotesque (carrosserie beige, la surface intérieure d’un studio, impossible à garer) mais ma mère était convaincue qu’il était plus sûr à conduire que la petite Honda de mon père, même si elle passait son temps à érafler le capot trop large en faisant des manœuvres.

– Je ne sais pas quoi dire.



– Vraiment, pas un seul mot qui te vienne à l'esprit ?

– Heu... si. Merci. Merci mille fois.

– Il faut voir les choses en face, ma p'tite. Tu vas devoir conduire plus souvent pendant ma convalescence pour aider ta mère et ton frère. Ce n'est que justice. Mais hors de question de rater le couvre-feu. Tu as ta propre voiture, désormais, donc, plus d'excuses. Et écoute-moi bien : je ne veux pas de bébé dans cette maison, compris ?

– Hein ? Mais... pourquoi est-ce que je ramènerais un bébé ?

– Si tu tombes enceinte, je te préviens : tu te débrouilles. Je ne suis pas comme ta tante Joanna qui a ouvert une crèche à domicile pour gérer la marmaille de ses enfants.

– Oh mon Dieu... *papa!* (Mon regard est tombé sur l'embout vide, abandonné sur une chaise, et j'ai aussitôt retrouvé mon timbre de voix normal.) Je n'avais qu'une demi-heure de retard.

Et ma phase sexe datait d'il y avait dix mois. Dossier clos et rangé, merci bien.

– Les jeunes de ton âge, quand ils sont sur le point d'être lâchés hors du lycée, décrètent parfois que le monde extérieur n'a rien à leur offrir. C'est ton année stupide. Tu ne seras plus jamais aussi bête de toute ta vie. (Il s'est allumé une cigarette.) Tiens, rends-moi service et va me chercher le cendrier de la chambre d'amis avant que le reste de mon corps soit incinéré à son tour.

Sur le pas de la porte, je me suis retournée.

– C'est ce qu'ils ont fait à ton pied ?

– Non, ils l'ont accroché au mur.

Avant son opération, le seul endroit où mon père avait le droit de fumer était au sous-sol, la porte close. Cette règle n'était pas censée changer.

Ma mère était en train de refaire le lit dans la chambre d'amis.

– Tu es au courant que papa fume dans... Tiens, qui vient nous rendre visite ?

– Personne. Je m'installe ici quelque temps.

– Pourquoi ?

– Parce que ton père fume dans notre chambre. Ne t'inquiète pas, le médecin ne veut pas qu'il arrête tout de suite.

– Je suis presque certaine de l'avoir entendu dire que la cigarette était mauvaise pour ses artères. Oh, et que ça pouvait le tuer, aussi.

– Avant d'ajouter un peu plus tard qu'il n'avait jamais vu quelqu'un réagir aussi mal au sevrage tabagique que ton père à l'hôpital. Allons, George.

*Allons virgule George point* signifiait « sois raisonnable et ne discute pas ».

– Ton père souffre déjà assez comme ça. On ne va pas l'obliger à se *désintoxifier* (ce n'est pas une faute de frappe, ma mère parle vraiment comme ça) en plus du reste. Bientôt, il sera en mesure de redescendre au sous-sol, et il sera peut-être alors d'humeur à arrêter.

Elle a passé la main dans ses cheveux, sombres et ondulés comme les miens, mais striés de mèches poivre et sel et taillés en une coupe courte facile à entretenir. Son attention venait d'être attirée dehors, par la fenêtre.

– On aurait dû procéder à des modifications dans le jardin

cette année. Un jour, je vais tout arracher et tout reprendre à zéro. Mais je répète la même chose chaque année...

Au bout du couloir, un bruit sourd a retenti.

– George! m’a appelée mon père.

– Va voir ce qu’il a fait tomber, a soupiré ma mère. (Elle m’a tendu l’énorme cendrier en forme de rate que j’avais fait pour mon père en CP.) Et apporte-lui ça avant qu’il mette ses cendres sur le lit. J’arrive dans une minute.

Matthew, mon petit frère, gisait inconscient sur la moquette de la chambre de mes parents.

– Il a vu ton moignon, c’est ça? ai-je demandé à mon père en touchant mon frangin du bout de mon orteil.

– À ton avis?

– Je dirais qu’il a vu un moignon.

– Oh, pour l’amour du ciel! s’est exclamée ma mère en accourant dans la pièce. Il s’est évanoui, Paul? Qu’est-ce que vous fichez, plantés là sans rien faire?

– Venez l’installer à côté de moi, a répondu mon père en écartant ses journaux sur le lit pour faire de la place.

– Je ne pense pas que le rapprocher de ton moignon va arranger les choses.

– C’est ce qu’on appelle la confrontation, Marlene. Il faut qu’il affronte ses peurs. Tu préfères peut-être le traîner jusqu’à sa chambre?

Quand Matthew est revenu à lui, à côté de papa (qui avait caché ses jambes sous les draps), il avait le teint jaunâtre d’un morceau de poulet. À quinze ans, mon frère avait une constitution digne d’une jeune fille de l’époque victorienne, pareille à nulle autre dans notre patrimoine génétique.

Il tombait dans les pommes à la vue du sang – voire à la *pensée* du sang. Mais aussi du vomi. Du mucus. Du cérumen. D'un cheveu dans son assiette. Il s'était évanoui à l'hôpital en voyant les infirmiers préparer notre père pour son opération. Plus tard, à la cafète, au seul souvenir de cette vision, ses yeux s'étaient rétractés et il avait délicatement glissé sous la table.

– Tu as rêvé? lui ai-je demandé.

Matthew m'avait confié un jour que lorsqu'il restait évanoui durant une ou deux minutes, il avait l'impression d'avoir dormi des heures en faisant des rêves incroyables, parfois même des cauchemars.

Il a fait non de la tête et a désigné la jambe de papa.

– Tu vas la ressortir?

– Je ne suis pas un monstre, a répondu mon père. Mais ma jambe a le droit d'exister, quand même. Oh non, fiston, ne pleure pas...

– Je peux pas m'en empêcher. C'est tellement injuste!

– Quoi? Mes adieux avec mon pied?

Matthew lui a jeté un regard incrédule.

– Un *galet*.

Mon père s'était ouvert l'orteil sur la plage à cause d'un galet tranchant. Il n'avait rien remarqué, au début, parce qu'il avait peu de sensations au niveau du pied en raison de son diabète. Il avait d'abord ignoré la coupure, puis l'infection qui avait gagné la plaie, puis la nécrose provoquée par l'infection et, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « amputation transtibiale », son médecin lui avait annoncé qu'il pouvait dire adieu à son pied et à sa cheville.

C'était la première fois que ses mauvaises habitudes le rattrapait à ce point. Il avait toujours vécu comme s'il participait à un concours pour se bousiller le plus vite possible sans utiliser d'arme traçable. Tabac? Oui. Donuts beurrés? Oui. Exercice physique? Jamais de la vie. Le pire, c'est qu'il s'en sortait chaque fois. Il avait réussi les doigts dans le nez tous les tests médicaux imposés au fil des ans par la Gendarmerie royale du Canada. Le fait de se découvrir du diabète aurait dû lui mettre un peu de plomb dans le crâne, mais non. Reprends donc une part de tarte ou deux puisque ta femme te plante une seringue d'insuline dans le bras! Lorsqu'il la laissait faire, bien sûr: monsieur n'aimait pas les effets secondaires, et il n'avait pas envie de se compliquer l'existence. Jusqu'à ce jour fatidique où il s'était blessé sur un galet.

– La justice, c'est bon pour les arbitres sportifs et les tribunaux, a-t-il déclaré. La vie est un mauvais écrivain, fiston. Alors, voilà ce qui va se passer. Je vais m'occuper des factures. Ta mère va me conduire à l'hôpital, ici ou là...

– Celui d'ici fera l'affaire, a-t-elle précisé aussitôt. J'ai appelé le médecin. Mais il veut qu'on retourne le voir vendredi après-midi.

– Je m'occupe des factures. Votre mère va m'emmener à l'hôpital d'ici. George se prépare à aller au travail. Et toi, mon fils, tu vas faire ta répétition de tuba, comme d'habitude, avancer dans ta liste de lectures au programme pour le collège, comme d'habitude, poursuivre ton petit bonhomme de chemin jusqu'en terminale comme une fleur, décrocher ton diplôme en étant premier de ta promo et sauver le reste de l'humanité.

Entendre mon père s'adresser à Matthew en ces termes, sans parler du fait que mon frère n'avait même pas de couvre-feu sous prétexte qu'il était sérieux et asocial, avait le don de m'agacer depuis un moment. Mais pour une fois, ça m'était égal. Parce qu'une expédition en ville vendredi après-midi signifiait que mes parents resteraient dormir le soir chez ma tante Joanna, ses enfants et la marmaille de ses enfants, histoire que ma mère n'ait pas à faire la route de nuit. Or une tonne de fêtes s'annonçaient pour le week-end prochain, et j'avais désespérément besoin d'embrasser quelqu'un pour effacer le souvenir de la langue de Joshua Spring. Et puis, cerise sur le gâteau, j'avais désormais une voiture.

## Chapitre 4

Après avoir fait tous les carreaux et ouvert les stores en bois pour laisser entrer le soleil qui carbonisait les nuages, je suis sortie sur les marches du vieux phare centenaire, j'ai sorti mon paquet de clopes de ma poche et j'ai pensé au jour où mes amis et moi quitterions enfin cette vallée, avec son charme pastoral de l'ancien temps et son ennui absolu.

Pas une goutte d'eau n'était visible de là où je me tenais : le mont Nord s'élevait pile entre le phare et la baie. Des champs tapissaient le fond de la vallée jusqu'à flanc de coteau. C'était comme si le phare s'était perdu en route vers l'océan, ou qu'il avait bien regardé les cent vingt kilomètres de montagnes volcaniques qui lui bloquaient le passage et jeté l'éponge. En vérité, l'édifice avait été rapatrié sur le continent depuis un îlot en proie à l'érosion naturelle. Des historiens amateurs l'avaient fait démonter et transporter jusqu'à ce bout de terrain en jachère avant de le reconstruire avec l'aide des élèves des ateliers manuels et techniques du lycée d'East Riverview. J'en étais devenue la gardienne,

la seule employée officielle, épaulée par des membres bénévoles de la société de préservation des monuments historiques qui se relayaient quand je n'étais pas là.

J'ai aspiré une bouffée de nicotine dans mes poumons fatigués et je l'ai bloquée le plus longtemps possible. J'avais un peu trop forcé la dose avec ma séance de running matinale, le genre d'effort physique violent qui vous transforme en écrevisse depuis le bas du cou, oreilles comprises, et vous laisse encore enveloppée d'une couche de sueur même après la douche. Je courais pour perdre les trois kilos et demi que j'avais pris durant l'été, ces bourrelets apparus à l'intérieur et à l'extérieur de mes cuisses, et dont mon cher petit frère prenait un malin plaisir à me rappeler l'existence chaque fois qu'il en avait l'occasion. Et ce matin, j'avais aussi couru pour tenter d'oublier la petite phrase de Lisa au Grunt, mais ses mots rebondissaient dans ma tête à chacun de mes pas : *cœur de pierre. Cœur de pierre. Cœur de pierre.*

Ça ne m'avait pas blessée sur le moment, mais ça commençait à me travailler depuis, comme une écharde qui s'enfonce dans votre doigt – pire que Joshua, pire que toutes mes autres déceptions masculines – pour toucher un point sensible. Parce que la vérité, c'est que Sid ne me manquait pas. Et je trouvais ça inquiétant. Enfin, il me manquait, bien sûr, mais pas comme je l'aurais cru, pas comme devrait vous manquer l'un de vos meilleurs potes depuis votre année de cinquième. Il me manquait comme mes séries préférées l'été. C'était mieux quand il était là, mais je savais qu'on se reverrait et je pouvais passer une journée entière, voire deux d'affilée, sans penser à lui. Je n'avais rien dit aux autres.



Je me contentais d'acquiescer comme un robot quand ils déplorait son absence et de dire «oh oui, moi aussi».

J'avais appelé Nat du boulot pour lui demander si elle trouvait que j'avais un cœur de pierre. Il fallait être bien certain de vouloir entendre la réponse quand on lui posait ce genre de question, parce qu'elle ne mâchait pas ses mots.

– Tu n'es pas une grande sentimentale, m'avait-elle rétorqué. Tu n'aimes pas les chansons d'amour, les comédies romantiques. La dernière fois que je t'ai vue pleurer, c'est parce que tu t'étais coincé la main dans une portière.

– J'ai des sentiments, je te signale. C'est toi qui me donnes des coups de coude quand je veux te prendre dans mes bras!

– Peut-être, mais tu es du genre à toujours garder la tête froide. C'est pas ça qui va t'aider à tomber amoureuse. (Elle avait soupiré.) En tout cas, c'est ce que j'ai dit à Lisa quand elle m'a appelée pour me parler de toi.

Je l'aurais parié.

– Qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Que personne n'a envie de faire partie d'un club qui vous accepte parmi ses membres. Signé: Woody Allen.

– Woody Allen citant Groucho Marx, tu veux dire.

– Enfin bref, si Joshua ne s'intéressait pas à toi, tu serais à ses pieds. Tu aimes conquérir. Oh, et Bill pense pareil (elle avait donc *aussi* parlé à Bill) mais aussi que personne ne te critiquerait si t'étais un mec et qu'on devrait te foutre la paix avec ça.

La ferme la plus proche se trouvait sur une corniche, au-dessus du phare. À travers mon propre nuage de fumée, j'ai vu un homme descendre la colline en zigzaguant. Il allait

d'un côté, puis de l'autre, en s'enfonçant parfois dans les hautes herbes. Cherchait-il quelque chose, ou se cachait-il? J'ai examiné les champs alentour, mais je n'ai rien remarqué d'anormal à part lui.

Tout en observant cette véritable scène de film muet, j'ai repensé aux propos de Nat. Étais-je vraiment ainsi, une séductrice qui abandonnait sa proie sitôt conquise? Ou bien avais-je trop la tête sur les épaules pour tomber amoureuse? J'ai tiré une autre bouffée de ma cigarette en me remémorant ce fameux baiser et les moments qui l'avaient précédé. Lisa avait peut-être raison; ce n'était peut-être pas si mal, au fond. Je devrais peut-être accorder à Joshua une autre... cette pensée m'a aussitôt valu un haut-le-cœur, comme si le souvenir de sa langue s'enfonçait au fond de ma gorge.

J'ai recraché un nuage de fumée et constaté que l'homme s'était rapproché du phare. Il avait l'air un peu sévère, sombre et anguleux, mais ses cheveux trop longs et sa barbe adoucissaient ses traits, de même que le coup de soleil qui lui rosissait le nez. Il était légèrement plus âgé que moi, dans les vingt-cinq ans peut-être, et arborait une expression mi-inquiète, mi-amusée.

Il ne venait pas d'ici, ça se voyait tout de suite. Un sentiment étrange a envahi ma poitrine. Quelque chose comme de la peur. Mais ça ne l'était pas.

– Le ph...

Mon intention était de dire: «Le phare est ouvert, si ça vous intéresse de visiter ce monument historique magnifiquement restauré», mais j'ai buté sur le deuxième mot.

– Le feu?

ON LIT  
PLUS  
FORT.  
COM

L'ACTUALITÉ DES ROMANS  
GALLIMARD JEUNESSE

[www.onlitplusfort.com](http://www.onlitplusfort.com)



## *La vie est un mauvais écrivain*

Hadley Dyer

Cette édition électronique du livre  
*La vie est un mauvais écrivain*  
de Hadley Dyer a été réalisée le 12 mai 2019  
par Françoise Pham et Melissa Luciani  
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 978-2-07-507854-2 – Numéro d'édition : 309424).

Code sodis : N85916 – ISBN : 978-2-07-507856-6  
Numéro d'édition : 309426

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse.